

La communauté sujet d'évangélisation (2)*

1. LA COMMUNAUTÉ EN DIALOGUE

Un instrument important redécouvert et re-proposé à nos communautés pour accomplir leur tâche de formation est le dialogue. La *Ratio Institutionis* de notre Ordre nous le présente comme une aide précieuse sur notre chemin de conversion :

Dialogues et échanges communautaires, formes diverses de partage d'Évangile et d'entraide fraternelle peuvent être d'importants moyens de formation pour la communauté. Grâce à eux, les membres de la communauté apprennent l'écoute mutuelle, se confrontent à des points de vue différents et sont encouragés à développer leur capacité d'expression. Ils s'y forment au courage, en faisant face aux problèmes, et à la patience, par la lenteur des cheminements communautaires. Ils apprennent à mieux se connaître et sont plus disposés au pardon lors de conflits inévitables. Tout ceci crée un climat de confiance mutuelle qui permet l'entraide fraternelle, laquelle peut alors favoriser la conversion de vie (n° 13).

Si nous regardons comment a été vécu notre charisme cistercien à son origine, nous pouvons découvrir le sens et la valeur que doivent avoir pour nous le dialogue, et nous pouvons comprendre comment il pourra être instauré à nouveau dans nos communautés, tout « naturellement », en puisant à la sève nourricière qui prend sa source chez nos pères. Quelques textes de notre tradition illustrent bien la manière dont est né l'Ordre de Cîteaux, manière qui doit demeurer le critère selon lequel nous recherchons la volonté de Dieu :

* Cet article, reprend l'essentiel des deux dernières conférences données par l'auteur à la session pour formateurs monastiques qui s'est tenue à la Grâce-Dieu du 2 au 10 août 2004. Les deux premières conférences ont été publiées dans le numéro précédent. On a tenu à garder à ces conférences leur style oral. Nous remercions encore Mère Rosaria d'avoir accepté de publier son texte dans la revue (NdIR).

Quand ils étaient encore à Molesme, ces frères **ont parlé entre eux**, assez souvent, avec l'aide de Dieu. **Ils se sont dit** : « Nous ne suivons pas la Règle du bienheureux père Benoît, le Père des moines. » **Ils le regrettent et s'en attristent**. En effet, eux-mêmes et les autres frères ont promis de suivre la Règle de saint Benoît, ils ont pris cet engagement solennel devant tout le monde. Pourtant, ils ne suivent pas du tout cette Règle. Alors, ils sont coupables d'une faute très grave – et ils le savent – ils sont coupables de parjure¹.

Certains hommes de cette sainte communauté [Molesme] préférèrent être occupés aux exercices célestes... **ils échangent entre eux** sur ce qui leur fendait le cœur à chacun, et **tous ensemble se demandent** comment accomplir ce verset : « J'acquitterai envers toi la promesse de mes lèvres. » Pourquoi tergiverser davantage ? Vingt et un moines sortis avec le Père du monastère, Robert, **sur une décision commune**, s'efforcent de réaliser d'un **commun accord ce qu'ils ont conçu dans un même esprit**².

Cîteaux est donc né comme l'expression d'un **dialogue**, compris comme **instrument de l'Esprit Saint** et de la volonté commune conçue ici : communion de jugement, de projets et d'intentions. C'est ici et seulement ici qu'a pu prendre naissance la rigueur et la vigueur ascétique de ces premiers pères, qui ont enduré tant de privations. Non pas dans l'attachement de chacun à son idée personnelle, maintenue de façon pointilleuse, mais dans la foi commune, suggérée à tous par l'Esprit Saint, et dans l'amour de chacun pour le projet commun.

« De l'amour de la communion et de la communion de l'amour », pour parler comme Baudouin de Ford, est née la force qui a pu donner naissance à Cîteaux. Sur ce point, j'ai trouvé intéressante l'analyse faite par un spécialiste italien du mouvement primitif cistercien, qui, étudiant les vicissitudes des trois premiers abbés de Cîteaux, s'exprime ainsi :

Tout ceci prouve que la fondation de Cîteaux ne puisse être attribuée à l'intuition d'une seule personne, mais semble être plutôt le résultat de la recherche progressive d'un groupe. Et là réside sans doute une des raisons de leur succès : les caractéristiques de leur vie ne sont pas le fruit de l'intuition charismatique d'un seul – événement qui s'est rarement produit au cours de l'histoire, et qui, de toute façon, s'exposerait facilement aux dangers de la subjectivité – mais bien plutôt l'aboutissement d'un labeur commun. Quand il est bien mené, il offre de plus grandes garanties d'objectivité et a

¹ *Petit Exorde*, III, 6-7 (dans *Cîteaux, documents primitifs*, p. 31).

² *Exorde de Cîteaux*, I, 3-6 (dans *Cîteaux, documents primitifs*, p. 113).

plus de chances de réussir à déterminer et à interpréter l'esprit d'une époque³.

Le dialogue, instrument de relation entre les personnes et de formation de la conscience chrétienne

À propos du dialogue, je voudrais chercher d'abord à mettre en évidence la finalité de cet instrument au cœur de la communauté monastique. Je prendrai pour base le document *Repartir du Christ* qui situe le *dialogue formateur* et le *dialogue communautaire* au cœur de l'itinéraire de renouveau et de formation que chaque communauté doit parcourir.

Les défis les plus exigeants que la formation doit affronter sont issus des valeurs qui dominent la culture mondialisée de notre époque. *L'annonce chrétienne de la vie comme vocation, c'est-à-dire née d'un projet d'amour du Père et qui a besoin d'une rencontre personnelle et salvifique avec le Christ dans l'Église, doit faire face à des conceptions et à des projets dominés par des cultures et des histoires sociales extrêmement variées.* Le risque existe que les choix subjectifs, les projets individuels et les orientations locales l'emportent sur la règle, le style de vie communautaire et le projet apostolique de l'Institut. *Il est nécessaire de mettre en œuvre un dialogue formateur, en mesure d'accueillir les caractéristiques humaines, sociales et spirituelles dont chacun est le détenteur, de discerner les limites humaines de celles-ci, qui demandent à être surmontées, ainsi que les invitations de l'Esprit, qui peuvent renouveler la vie de chaque individu et de l'Institut.*

Le caractère interculturel, les différences d'âge et la diversité des projets caractérisent toujours davantage les Instituts de vie consacrée. *La formation devra éduquer au dialogue communautaire dans la cordialité et la charité du Christ, en enseignant à accueillir les différences comme une richesse et à assimiler les diverses façons de voir et de sentir.* Ainsi, la recherche constante de l'unité dans la charité deviendra une école de communion pour les communautés chrétiennes et une proposition de coexistence fraternelle entre les peuples⁴.

Le dialogue se montre extrêmement nécessaire à cause de la grande différence de formation, de culture, de courant de pensée, dans le monde actuel globalisé et nivelé en surface, mais privé d'une culture de base homogène. Nous ne sommes plus face à une société pour qui l'Évangile était une référence. Les bases de la « chrétienté »

³ Claudio STERCAL, « La 'genialità' delle origini cisterciensi », dans *Cîteaux Commentarii Cistercienses* 53 (2002), p. 218.

⁴ « Repartir du Christ », § 18, dans *Documentation catholique* 2002, p. 620.

sont en voie de disparition progressive, et la présence parmi nous d'un nombre grandissant d'immigrés ne fait qu'augmenter ce phénomène.

À cause de la valeur empirique, essentiellement liée à l'expérience et subjective, donnée aux termes du langage, les mots n'ont plus le même sens. Alors qu'au monastère, il est important que les mots et le contenu que nous leur attribuons aient la même signification, par exemple quand nous parlons d'expérience de Dieu, de relation, de vertus chrétiennes comme l'humilité, la foi, la charité, ou l'obéissance. Dans un monde si diversifié, quant à sa matrice et à ses bases culturelles, il nous faudra être très attentifs à la formation du jugement, de l'intelligence et de l'esprit. Désormais, cette formation ne pourra plus venir de la seule conformité aux bons usages et du silence vécu comme un espace où laisser résonner la Parole de Dieu, comme cela était le cas pour les générations qui nous ont précédés. Une confrontation est nécessaire : parler, s'exprimer pour identifier la valeur des paroles, discerner ce qui est bon et vrai de ce qui ne l'est pas, remonter des paroles aux jugements, des jugements à la pensée qui les détermine, et encore plus loin, aux systèmes de pensée et aux expériences dont les paroles sont issues.

Le dialogue dans la formation initiale

Nous appelons « dialogue formateur » le dialogue qui se vit au niveau de la formation initiale. La fonction pédagogique du dialogue est la plus importante. Au cours des premières années, il est fondamental de faire grandir la personne dans un engagement profond envers la proposition qu'elle rencontre afin d'édifier une communauté unie.

Dans la formation, le dialogue se situe avant tout au niveau personnel avec le formateur. Au monastère, la Parole incarnée, Jésus, se rencontre tout d'abord dans le rapport privilégié avec celui qui exerce envers nous la paternité spirituelle, et avec lequel nous vivons l'ouverture du cœur. Au cours des dernières années, on a pu constater une évolution manifeste : d'une part, le langage traditionnel de la paternité spirituelle a été progressivement délaissé pour faire place à l'expression toujours plus répandue et acceptée de « accompagnement spirituel ». Ce changement de vocabulaire est un indice de la profonde mutation de la sensibilité spirituelle elle-même. On est passé de quelqu'un qui se trouvait « devant moi », à quelqu'un qui est « à côté de moi ». Voilà ce que transmet la parole « accompagnement ».

Même si « l'accompagnement » semble plus adapté à la mentalité contemporaine, le langage filial-paternel traduit de façon plus complète et incisive la réalité de la relation. Ce qui est en jeu ici – et sur ce point, la tradition monastique est limpide – c'est l'engagement responsable, libre, et ses caractéristiques sont bien différentes de celles d'une relation simplement fraternelle. Ce qui caractérise la relation de filiation-paternité spirituelle, est la décision libre du novice de renoncer à sa propre auto-suffisance et à son autonomie, pour reconnaître que c'est seulement par la médiation d'un autre que pourra émerger la grâce de l'Esprit Saint.

La grâce nous rejoint toujours de façon « incarnée », c'est-à-dire à travers l'humanité de celui que nous rencontrons. La tradition aussi nous a transmis une conception forte de cette réalité, la traduisant en termes sacramentels. Saint Benoît considère l'ouverture du cœur comme l'ouverture au Seigneur lui-même. Les textes de l'Écriture qu'il cite à ce propos⁵ disent explicitement que c'est la foi qui est le fondement de cette relation. L'attitude filiale, c'est, seulement et vraiment, ouvrir progressivement son cœur pour recevoir une parole, en croyant que cet acte exprime l'ouverture à la vérité même qui est le Christ.

En second lieu, le dialogue se vit en groupe : au noviciat, ou au monastère, avec le formateur. Au début, l'échange dans le dialogue entre les jeunes doit porter sur ce qu'on lit et ce qu'on va intérioriser au sujet de la vie monastique, ses observances, ses valeurs, et aussi sur l'expérience faite par chacun de telles valeurs et de ce nouveau mode de vie.

Normalement, on cherche d'abord ce qu'on a en commun, entre personnes ayant vécu des expériences très diverses, afin de pouvoir aborder un échange. Mais quand on commence à pouvoir échanger au niveau des idées, on s'aperçoit très vite que le dialogue en reste au plan théorique, qu'il existe une distance entre ce qui est compris et la vie concrète de chacun et qu'il est très difficile de passer de la théorie à la réalité. Celui ou celle qui participe à ce dialogue, avec l'aide des autres et sous la conduite du maître ou de la maîtresse des novices, doit prendre peu à peu conscience de ses contradictions et découvrir combien ce qu'il dit est différent de sa manière d'agir souvent incohérente, découvrir que sa parole n'est pas véridique.

C'est ici que se rencontrent la potentialité et la force du dialogue, sa dynamique de conversion. Je suis profondément convaincue qu'au

⁵ Cf. *RB* 7, 45-48.

fil des années, cette fonction de médiation de la parole de Dieu pour nous, passe de plus en plus à travers chaque membre de la communauté, au sens où je peux apprendre de chacun, où je peux être corrigée, éduquée par chacun et recevoir une aide pour croître et me construire. Ceci est possible parce que, petit à petit, le cœur devient plus simple et transparent, et peut accueillir une parole du Seigneur parvenant à travers toutes les personnes et toutes les circonstances de la vie.

Le dialogue monastique est avant tout une recherche de la vérité menée en commun. C'est pour cela qu'il est un des instruments de la quête de Dieu. Nous pouvons mettre en évidence trois aspects de la recherche de la vérité :

1. Nous cherchons la vérité au niveau de la **pensée** ; au niveau de la vision qui nous guide et oriente notre vie. Dans ce cas, le dialogue est nécessaire pour confronter les idées nouvelles avec les anciennes qui nous habitent, et permettre ce passage qu'est la conversion de l'esprit (et qui ne soit pas une simple juxtaposition d'idées). D'une façon ancienne de voir les choses, chacun de nous doit passer à une nouvelle, qui sera commune. De nos jours, ce travail pendant le temps de formation, est fondamental, parce que la mentalité dominante est très envahissante et cohabite chez les gens avec la lecture chrétienne de la réalité.

2. Nous cherchons l'**authenticité** de notre personne, de notre vie : l'unification de l'esprit et du cœur, de ce que l'on ressent et de ce que l'on fait. Pour cela, l'aide des autres, frères ou sœurs, est irremplaçable : sur certains points, il est très difficile de les tromper parce qu'ils vivent avec nous, sur le même plan, et expérimentent quotidiennement comment nous sommes et comment nous vivons. Le dialogue nous permet de compléter la vision, souvent peu réaliste, que nous avons de nous-même, par le regard de ceux qui nous voient vivre, et nous permettent de découvrir – parfois de façon très douloureuse – notre mensonge.

3. Nous cherchons ensemble **une vérité plus grande** que celle que chacun peut trouver pour son propre compte ; et plus grande encore que la simple somme de la vérité de chacun : nous cherchons celle que l'Esprit révèle à son Église. C'est cela, tendre à la vision commune.

De cette façon, le dialogue est instrument de formation, de correction fraternelle, de conversion. Étant donnée la grande importance d'un tel instrument, il devra toujours être guidé par le/la maître(sse) des novices ou par le/la supérieur(e).

Le dialogue communautaire

Pour la formation permanente, le dialogue peut jouer le même rôle que pour la formation initiale. Le dialogue communautaire aussi est formateur, mais il a un champ d'investigation plus large : il fait participer au gouvernement de l'abbé, comme le conseil des frères, mais peut souvent poursuivre d'autres finalités, comme par exemple parvenir à une décision à propos de choses concrètes, au moyen d'un échange inter-personnel.

Le dialogue monastique n'est pas d'abord une mise en commun, une manière de faire connaissance réciproque, un échange d'idées. Le dialogue en Église n'est pas un débat démocratique, et pas non plus un échange pour une meilleure connaissance psychologique.

Pour grandir dans le dialogue, c'est-à-dire dans une authentique communication, la générosité ne suffit pas. Il y a beaucoup de personnes très généreuses dans le service de la communauté, qui sont des références fortes en son sein, mais la générosité ne coïncide pas toujours avec la capacité de dialoguer, je veux dire la capacité de communiquer, d'écouter, de collaborer. Si on ne réussit pas vraiment à communiquer ensemble sur certains sujets vitaux, on ne réussira pas non plus à collaborer. Nous pouvons être généreux, mais nous ne savons pas toujours avancer ensemble vers un objectif commun, alors, tant la collaboration que la communication deviennent difficiles.

Le dialogue ecclésial, comme instrument de recherche de la vérité, est une chose bien différente, tant dans la conception que dans la pratique, du dialogue démocratique où toutes les idées sont recueillies et respectées, toutes étant également valables : tout peut être bon, tout peut être possible. Dans le dialogue ecclésial, l'accueil et le respect sont dus à toute personne, à tout chemin personnel, sincère et authentique, qui mène à la vérité. Mais toutes les idées ne sont pas égales : il faut évaluer chacune attentivement, avec le respect dû à la vérité que l'on connaît et que l'on recherche.

Pour dialoguer, il ne suffit pas d'ouvrir la bouche et de laisser sortir ce qui est à l'intérieur. La liste de tout ce qui est nécessaire pour dialoguer est très longue, et peut-être un peu effrayante pour nous : la réflexion, la maîtrise de soi, l'humble conscience de la valeur de ce qu'on croit ; l'ouverture libre et bienveillante à l'autre, à celui qui est différent ; la capacité d'écouter, avec patience, avec sympathie, avec intelligence, et la capacité de faire des propositions, etc.

Il faut donc avant tout, garder présente cette attitude de foi dont nous avons parlé au sujet du dialogue dans la formation initiale : c'est la même relation sacramentale qui s'étend jusqu'au dernier des frères et

des sœurs, justement comme le demande saint Benoît : « que les frères s'obéissent entre eux » (*RB* 71, 1). Alors, tout deviendra plus facile et vrai. Sans cette attitude fondamentale de foi, même les dynamiques les plus belles et les plus réussies ne porteront pas de fruit de conversion.

Essentiellement, le dialogue en communauté sera vécu comme un moment sacramental de rencontre :

- où Jésus est vraiment présent : nous nous réunissons en son nom car nous sommes son Église, qui cherche sa pensée et sa volonté pour nous ;
- où nous apprenons à écouter et à communiquer – principalement à construire la vision commune et l'unité, très souvent à travers une démarche de réconciliation ;
- où nous apprenons à opérer un discernement sur les situations ou sur les difficultés, pour former la base de notre vision commune.

Il est indispensable d'approfondir la conscience vocationnelle : la grâce d'être Église ensemble nous rachète et nous permet de toujours repartir, que ce soit dans les relations ou dans le dialogue. Nous sommes tous bien d'accord que nous devons faire effort pour nous aimer les uns les autres. Ce qui est plus difficile, c'est de reconnaître que si je fais personnellement cet effort, l'autre est aussi en train de faire le même effort. Et la foi dans le Saint-Esprit qui m'anime, l'anime, lui aussi. Il s'agit de croire en l'amour de l'autre, et cela se fonde sur le fait d'être l'Église, le Corps du Seigneur. L'expérience d'accueil dans le dialogue ne peut se limiter au sentiment d'être accepté ou approuvé dans mes propres idées, s'aimer implique quelque chose de plus.

Tout comme le dialogue du noviciat et du monasticat, le dialogue communautaire est un outil de recherche de la vérité, à plusieurs niveaux :

- Vérité personnelle : correction fraternelle, révision de vie, aveu des manquements personnels, demande de pardon.
- Vérité du chemin concret de la communauté : recherche de solutions concrètes, conseils de l'abbé, dans la vérité et l'humilité, dans l'esprit de la Règle. Et quand c'est nécessaire, prise de décisions par vote.
- Vérité d'une vision plus large : recherche du regard de Dieu, de la pensée du Christ et de son Église, de sa volonté pour notre communauté, notre Ordre, en ce moment de l'histoire de l'Église et du monde. Travail culturel, vivant et suscitant la participation, pour alimenter la vie de la communauté et la recherche de solutions à ses problèmes.

Voilà pourquoi il faut un cœur ouvert et simple, un cœur disponible, qui sache se laisser renouveler par la recherche de la vérité menée ensemble. Si c'est le Seigneur qui nous forme par son Esprit, l'unique souci que nous devrions avoir est de devenir disciples, c'est-à-dire d'écouter, d'ouvrir notre cœur. Le véritable moine, l'homme mûr et pacifié, dont la conscience chrétienne est véritablement formée, est celui qui, devant tout ce qui arrive et devant tous, est capable d'écouter, de s'émerveiller, d'apprendre.

Alors seulement nous deviendrons pères et mères ; comme Marie, qui s'est seulement préoccupée d'accueillir la Parole, et qui, de ce fait, plus que toute autre, est devenue Mère.

*
* * *

2. LA VALEUR DE LA *CONVERSATIO* MONASTIQUE POUR LA FORMATION

Saint Benoît a conçu la journée monastique en la vivant avec ses moines, de manière à ce qu'elle soit formatrice, dans chacun de ses éléments, chacune de ses actions, et aussi dans leur ensemble, c'est-à-dire capable de purifier la personne tout entière, et pas seulement l'une ou l'autre de ses facultés, de redresser tout ce qui est tordu ou ambigu, de guérir ce qui est malade, d'unifier ce qui est divisé. Ce qui est simplement chrétien, parce que notre foi porte en elle une profondeur, une ampleur et une force telles qu'elle peut prendre en compte tout ce qui est humain, et même tout ce qui existe. Elle peut donner une clé de lecture qui n'a rien d'abstrait, qui n'est ni partielle, ni idéologique, ni excessive, mais merveilleusement harmonieuse.

La première chose à faire, pour un formateur, c'est de croire en la force de la foi chrétienne et dans l'efficacité des gestes qu'elle a suscités, plus qu'en toute autre technique humaine, et de la communiquer aux jeunes qui lui sont confiés, en les aidant à en faire l'expérience. La même force, la même capacité ont été données à l'Église. Dans l'église monastique bénédictine, la *conversatio* a donc en soi une capacité de véhiculer la grâce propre aux « sacramentaux » que sont les signes ou les gestes accomplis en Église, signes et gestes efficaces en vertu de la foi que le croyant met en eux, mais inutiles ou même néfastes pour qui les utiliserait sans la foi ou à d'autres fins.

L'équilibre même de la journée monastique est formateur : par la succession des actions : (prière privée et chorale, *lectio*, travail, repas

et repos), qui mettent en jeu toute la personne dans sa complexité et son unité : son être relationnel, son intériorité faite d'intelligence et de rationalité, de mémoire, de volonté et d'affectivité, et sa corporeté.

La personne entière est impliquée, non seulement au cours de la succession et de l'alternance des moments et des actions qui, dans leur ensemble, l'enveloppent, mais aussi dans chaque action prise en elle-même, qui comprend toutes les dimensions. De cette manière, chaque action conduit la personne vers son unification.

C'est justement à cause de la force sacramentale de la *conversatio* monastique que chaque action de la journée porte en elle une force d'unification et de guérison. Dans une société où les actes effectués par la personne sont morcelés parce que privés de sens, et tendent à créer encore plus de dissociation, le monastère apparaît, aujourd'hui comme autrefois, le lieu d'une humanité vraie.

La personne qui entre au monastère ne perçoit pas d'emblée cette force d'unité : l'habitude de ne pas faire le lien entre les choses ne se perd pas tout de suite : par exemple, on aura tendance à donner à sa présence au chœur un sens qui n'aura rien à voir avec sa *lectio*, ou avec son travail, etc. Le formateur doit expliciter le sens chrétien, ecclésial, unificateur des actes particuliers, et aider les jeunes à en faire l'expérience. C'est un défi pour chacun de nous : celui de découvrir et de vivre d'abord nous-mêmes toujours plus ces choses-là. Parce que le « sens » n'est pas quelque chose d'abstrait et de statique, qu'il faudrait comprendre et retenir dans son cerveau, mais quelque chose d'immensément grand (aussi grand que la Trinité !) c'est un Dessein qui nous précède, une Vie qui nous attire, qui se communique et dans laquelle nous devons d'abord pénétrer d'avantage.

Valeur formatrice de l'*Opus Dei*

Saint Benoît en fait le cœur de la journée bénédictine et le sommet vers lequel tendent toutes les actions. L'office n'est pas seulement un acte, le plus important, parmi les autres, mais il en est la synthèse ; c'est le moment où tous les autres atteignent leur plus pleine vérité. La liturgie monastique recueille les fruits de la *lectio* et de la prière personnelle, et les dépose sur la table de la prière de la communauté entière, leur donnant leur sens plénier. Combien de fois, si on vit bien l'Office, des paroles reçues dans la *lectio* s'illuminent d'un sens plus large et plus plein pendant le chant des psaumes ! Il y a une grâce dans la prière communautaire qu'on ne retrouve nulle part

ailleurs. Il faut aider les jeunes à reconnaître cette grâce : « là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là. »

Une des grâces de l'*Opus Dei* est sa force créatrice **d'unité de la personne**, surtout l'unité des gestes. Un défi de notre temps est la réappropriation de la liturgie, dans un sens personnel. On trouve aujourd'hui deux positions, qui en fait, sont identiques :

- Ou bien on conçoit l'*Opus Dei* comme une machine qui fonctionne peut-être très bien, parfaitement exécutée, mais où l'individu est engagé seulement de façon extérieure, et où, intérieurement, il est gêné pour prier sérieusement par le voisin qui chante faux, par l'autre qui est enrhumé, par le psaume qui ne correspond pas à son état d'âme actuel... etc. Et le voilà contraint d'attendre la fin de la célébration pour pouvoir entrer plus directement en contact avec Dieu.
- Ou bien on pense que dans la liturgie, l'individu doit en quelque sorte être acteur pour pouvoir dire qu'il l'a vécue à fond, d'où l'exigence de donner à chacun un espace pour « faire » quelque chose (au sens de se distinguer dans quelque chose : comme si le chant vécu ensemble, l'écoute attentive d'une lecture, etc. n'étaient pas des actions bien plus personnelles que d'aller devant un micro !)

La jeunesse actuelle n'a pas été éduquée à l'intériorité, et se laisse fasciner par l'apparaître, attitude typique de notre société ; c'est pourquoi, les jeunes tombent facilement dans ces deux positions, toutes deux aussi superficielles, qui ne pénètrent pas la nature de l'*Opus Dei*. En fait, on n'entre pas dans la liturgie facilement comme allant de soi : l'*Opus Dei* est presque toujours une prière exigeante, qui demande une initiation. Pour les hommes de notre temps, peut-être encore plus que par le passé. Il y a en outre une dichotomie entre la dimension communautaire et la dimension personnelle : nous percevons la première comme quelque chose qui porte atteinte à la seconde, et nous concevons la seconde en termes d'autonomie, et non d'appartenance, comme si le « je » était formé par sa propre activité, au lieu de se recevoir de Dieu et des autres.

Mais c'est bien ici que réside le défi de cette action que Dieu a placée au cœur de notre journée : le défi est de percevoir quelle mentalité nouvelle et quelle unité profonde de notre « je » nous parvient par le canal de l'*Opus Dei*.

Unité « esprit – mémoire – affectivité »

La liturgie forme de manière extraordinaire l'esprit et l'affectivité. Célébrer ensemble une vérité ouvre notre esprit à en recueillir la

beauté. La volonté la goûte, elle en est satisfaite : la vérité ne remplit pas seulement l'esprit mais également l'affectivité.

Le fait de célébrer ensemble fait circuler la communion des convictions et de l'amour. Tout ce qui est beau et pleinement humain se partage, pas seulement parce que partager ce qui est beau est une exigence personnelle, une exigence de notre « je », mais encore parce que la joie partagée se multiplie. La vérité que nous célébrons n'est pas une idée abstraite, mais une Personne, Jésus le Christ, que nous rencontrons, que nous connaissons mieux, que nous aimons dans la liturgie : l'esprit doit être tendu vers ce qui l'intéresse, il recevra des réponses à propos de la Personne aimée, de sa manière d'agir, de sentir et de voir les choses, l'affectivité en sera séduite.

La vérité que nous célébrons nous révèle notre histoire et sa signification. Dans la liturgie, nous découvrons le sens de telle épreuve, de tel ou tel événement. Notre vie se recompose : notre esprit réussit à mettre en ordre les choses vécues et à percevoir la trame que le Seigneur tisse, notre mémoire nous rappelle les événements du passé avec un sens désormais intelligible. Notre affectivité expérimente l'espérance, la confiance et la gratitude.

Unité « esprit – corps »

Je voudrais souligner comment l'aspect physique de la liturgie nous conduit à un certain réalisme sur nous-mêmes : conscience de notre misère et de notre dignité. Nous sommes de pauvres choses, et c'est surtout au moment où nous rendons gloire au Très Haut que cela émerge le plus : le voisin enrhumé ou celui qui chante faux, au lieu de nous énerver, devraient nous porter, avec une certaine compassion et de l'humour aussi envers nous-mêmes, à la conscience de notre pauvreté. Celui qui ne peut pas prier à cause de ces choses a un peu de problèmes avec lui-même (se connaître et s'accepter) et avec Dieu (qui n'est estimé ni comme important ni comme attirant).

Dans le même temps, rien mieux que la liturgie nous montre physiquement notre noblesse d'êtres voués à la louange, nous donne la noblesse des gestes, des attitudes et des vêtements. Des gestes liturgiques nous pourrions apprendre la véritable estime de nous-mêmes, si nous nous gardons de l'esprit mondain qui pousse, par exemple, à ne pas commettre d'erreur et à se montrer très doué. Car alors ce qui aurait dû nous conduire à une plus grande vérité sur nous-mêmes, nous en éloigne.

Unité « liturgie – lectio divina »

La liturgie est un moment où, de façon plus directe et plus unifiée que dans la *lectio*, la mémoire, l'esprit, le cœur et l'imagination sont placés face à la contemplation d'un mystère, et cette contemplation devient chant, elle est à son tour facilitée par le chant. Ce qu'on ne pouvait atteindre par la *lectio* se trouve complété par l'*Opus Dei*. Les vies de nos mystiques cisterciennes nous montrent la liturgie vécue de cette façon, au-delà de la question, secondaire il est vrai, de savoir si elles ont eu des visions au sens strict du terme. Mais nous ne réussirons pas à vivre la liturgie de cette manière si nous ne sommes pas habités par un désir et une ouverture d'esprit nés de la *lectio* et de la prière privée. Une aide pour éviter la distraction consiste à arriver à l'Office avec une question : question vitale qui nous a été posée dans la *lectio*, et à laquelle le Seigneur réserve une réponse particulière donnée par son Esprit Saint dans la liturgie. Le devoir du formateur est de faire trouver au jeune quelle est la question vitale pour lui aujourd'hui.

L'*Opus Dei* est un moment de *lectio* également au sens de la compréhension de notre vie concrète : combien de fois, à la lumière d'un verset de psaume ou du capitule, l'Esprit nous met devant les yeux le visage de telle sœur avec laquelle je ne suis pas en paix, à côté de celui du Christ qui nous re-propose ses exigences.

Un signe que l'*Opus Dei*, et aussi que la messe, ont été vécus et non seulement exécutés, sera que l'on sortira de l'église transformés concrètement par rapport au problème que nous avons quand nous y sommes entrés. Si déjà nous vivons la liturgie de cette manière, nous saurons la proposer et attendre des autres qu'ils fassent le même chemin, ce qui ne veut pas dire être parfaits, ou ne jamais avoir de moments de distraction, de fatigue, de souci durant l'*Opus Dei*, mais retrouver sans cesse la conscience de notre pauvreté et de la grâce que Dieu nous offre. Il se peut que ce soit la grâce du pardon et les « mérites » de la prière communautaire qui retomberont sur nous en bénédiction.

Unité « liturgie – travail »

Dans la liturgie, il nous est proposé de vivre à l'état pur le service gratuit et généreux qui constitue la valeur transformante du travail manuel. Par l'*Opus Dei*, notre soif de pouvoir, notre égocentrisme et notre étourderie se trouvent purifiés, eux qui polluent sans cesse notre manière de travailler. Au chœur, le corps est appelé à servir avec la gratuité d'actions qui n'ont aucune utilité apparente, et qui affirment la seule utilité vraiment nécessaire, l'*unicum* dont nous avons vraiment besoin, et dont le monde a besoin. La personne qui

arrive au monastère, normalement, est frappée de cette capacité qu'a la communauté de laisser un travail, une conversation urgente, pour entrer pleinement dans la liturgie. Là, le corps enseigne à l'esprit la valeur de l'obéissance : il faut suivre un rythme pour le chant, un ton de voix, et par la synchronisation des gestes, on voit mieux la ressemblance que ce « faire ensemble » peut avoir avec une danse, plutôt qu'avec les mouvements d'un troupeau d'animaux.

Rien ne passera avant l'*Opus Dei*, parce qu'il est le sens de tout. C'est pourquoi, quand il est vécu d'une manière formelle ou polluée par le désir de pouvoir (c'est-à-dire quand je veux faire prévaloir ma voix ou mon goût), quand il est affaibli par l'absentéisme, toute la journée monastique en reçoit une autre coloration : celle de l'opacité de l'habitude, l'aspect trouble de l'affirmation de soi.

En même temps, il faut reconnaître que la grâce de l'*Opus Dei* vécu pleinement ne se produit pas au début de la vie monastique, mais à son terme, et ceux qui en sont là sont prêts pour la liturgie céleste ! C'est pour ces raisons que le chemin de formation doit regarder ces gestes liturgiques, fondamentaux dans notre vie, comme on regarde l'étoile polaire, vérifier comment ils sont vécus et aider à ce qu'ils soient toujours vécus en plénitude.

Valeur formatrice de la *lectio*

Vérité de l'esprit

Notre esprit a besoin de contenu solide, c'est pourquoi des lectures saines du point de vue de la doctrine et d'une certaine hauteur intellectuelle sont nécessaires tant à la personne qu'à la communauté. À la personne, pour qu'elle forme sa capacité de juger et de discerner, pour savoir s'orienter dans la vie pratique ; à la communauté, pour qu'elle se forme une identité et une vision commune. Se former aux Pères de l'Église et de notre tradition, voilà qui nous forme en tant que moines. Il faut aussi se former à partir des textes du Magistère. Il n'est pas question d'être traditionalistes, mais au contraire, d'aller à contre-courant : il est plus facile de lire n'importe quel fascicule de psycho-spiritualité que de chercher à comprendre ce que l'Église nous propose.

Notre foi ne peut en rester au niveau des sentiments : elle doit poser des questions, trouver des réponses et grandir dans la compréhension des exigences qu'elle comporte : un texte dont la lecture sera utile à ce sujet est *Fides et Ratio*⁶, qui reprend entre autres l'enseignement

⁶ JEAN-PAUL II, *Fides et Ratio*, Lettre encyclique parue en 1998. Cf. *Documentation catholique* 1998, p. 901-942.

d'Augustin, un homme qui a cherché la vérité et qui ne se serait jamais contenté de réponses toutes faites. La *lectio* doit avoir comme point de départ cette même soif de la vérité.

C'est dans cette quête de la vérité que consiste la première partie de la *lectio*, qui comporte en soi une part d'étude pour comprendre les textes. Pour nos jeunes, plus habitués aux images et à suivre leurs sensations immédiates, ce côté de la *lectio* sera vraiment une ascèse d'autant plus fructueuse, *pour apprendre à penser*.

Rencontre de la personne du Christ et de soi-même

La méditation est le fait de se poser une question, en face du contenu compris objectivement : là-dedans, qu'est-ce qui me concerne ? Que me dit le Seigneur à travers ce texte ? Il s'agit de passer du rapport à un texte au rapport avec une Personne, qui n'explique pas la réalité en termes purement intellectuels, mais qui nous place toujours devant les *exigences divines*. Chaque vérité, en tant que vérité à découvrir, c'est-à-dire à reconnaître, exige aussi, de par sa nature, un changement en nous-mêmes : un changement en mieux, formation à plus d'humanité, comme Dieu, vérité de toutes les vérités, l'attend de nous. Ici, les jeunes rencontrent une vraie difficulté. « Se changer soi-même », voilà une expression qui ne plaît pas à la culture contemporaine. On change de vêtements, de logement, d'amis, de femme, de vocation, oui, mais ces choses-là se changent justement pour éviter de se changer soi-même !

Le Christ exige de nous que nous n'ayons pas peur de nous regarder comme nous sommes. Il n'est pas facile de demeurer devant sa propre vérité, en empruntant la voie libératrice du repentir. Spontanément, nous préférons la voie de l'approbation à celle de la miséricorde. C'est bien là le défi propre non seulement de la *lectio*, mais également de toute la vie monastique elle-même. Il faut tout faire pour conduire le jeune à ce point où il doit choisir : ou bien continuer à regarder les yeux du Christ et se laisser pardonner, ou bien s'enfuir...

Intériorisation

Le changement de la personne grâce à la *lectio* survient dans la mesure où le texte parvient à illuminer l'esprit et à l'ouvrir à une nouvelle découverte (celle de la vérité d'un mystère et celle de sa propre misère) ; où il parvient également à mettre l'affectivité en relation avec la personne du Seigneur. Et enfin, dans la mesure où la parole reçue de lui est conservée dans la mémoire, devient critère de jugement et canalise l'affectivité dans le concret de la journée.

Il ne s'agit pas seulement de « prendre de bonnes résolutions » pendant la *lectio*, et ensuite de chercher à les tenir, mais de percevoir toute la réalité à la lumière nouvelle de la rencontre vécue et de la parole reçue. C'est là ce que nous appelons « intériorisation ».

Comme on peut le comprendre, la *lectio* alors n'est pas seulement un fait intellectuel, ni un fait sentimental, mais réellement un instrument de formation de toute la personne. Cette personne restera sans cesse dans une dynamique, un parcours, une jeunesse spirituelle, et ne concevra plus sa propre vie comme des fichiers distincts dans un ordinateur (ici mon travail, ici le service communautaire, ici encore, la fidélité à l'office, qu'il faudra mettre avec les deux autres, etc.) mais dans une unité, et elle apprendra toujours plus à écouter ce que les autres lui disent (et qui peut-être ne lui convient pas immédiatement) et à dialoguer avec eux. À leur tour, l'écoute et le dialogue avec les autres, et avant tout avec le supérieur, puis avec tous les frères, engendrera de nouvelles ouvertures pour écouter la Parole de Dieu.

Valeur formatrice du travail

La première caractéristique du travail monastique est qu'on ne travaille pas pour soi, on ne reçoit pas le salaire de son travail en mains propres, salaire avec lequel on sait qu'on pourrait se procurer ce dont on a besoin ou ce qu'on désire. À ce niveau, on « attendra tout du père du monastère » (*RB* 33, 6). Le travail n'est donc pas un élément de sécurité personnelle, mais un instrument par lequel on remet à Dieu dans le monastère, ses mains et son intelligence, afin que leur fruit soit géré par un autre et que toute la communauté en jouisse : « Que tout soit commun à tous » (*RB* 33, 6). Abandon à Dieu dans la communauté, offrande gratuite de son propre travail, communauté des biens, espérance de recevoir de Dieu dans la communauté le nécessaire : voilà ce que vit le moine dans son travail.

Cela ne veut pas dire que l'on puisse travailler au minimum de sa responsabilité. La tentation de jouer les « entretenus » peut s'insinuer chez le moine qui n'a pas le sens de son travail. Ce qui a été dit plus haut sur la désappropriation des gains, sur la communauté des biens et sur l'espérance, est quelque chose en plus, et non en moins, que la personne peut apprendre par le travail.

Le *Petit Exorde* et la vie de nos Fondateurs montre l'importance qu'ils accordaient à vivre dans l'autarcie, sans recevoir de rentes ni d'apports de l'extérieur. À côté des implications sociales de cette

situation, il y a ici pour le moine une grande valeur formatrice : il est conduit à concevoir de façon responsable non seulement son propre travail, mais aussi son choix de vie tout entier voué à la contemplation. Nous devons travailler dur pour réussir à garantir notre genre de vie, ce qui nous porte à concevoir la prière elle-même et toute notre vocation comme quelque chose de précieux, de coûteux, et en laquelle nous croyons.

Certains jeunes arrivent au monastère sans avoir fait l'expérience de ce que veut dire subvenir à ses besoins et sont parfois encore soutenus matériellement par une famille qui leur offre bien des services. Vivre le travail de manière responsable ne leur est pas facile. Il est très important pour cela que la personne ne soit pas souvent seule au travail.

Nous ne travaillons pas seulement pour la communauté, mais encore pour les pauvres, les hôtes, pour les besoins de l'Ordre et de l'Église. Cela élargit les horizons de l'esprit et l'espace du cœur, et souvent les instruments qui contribuent le mieux à cet « élargissement » sont parmi les plus matériels. Il peut être très éducatif, au noviciat ou en communauté, de poser quelque geste visible de désappropriation de quelque bien, pour en faire don aux autres. La dimension du don, tellement personnelle, se trouve redécouverte et proposée sous son aspect de gratuité : jouir de la joie d'autrui, souffrir sa souffrance. Une communauté fermée sur elle-même, si belle soit-elle, à la longue peut perdre son esprit ecclésial.

Dans nos sociétés européennes règne l'égoïsme ; non seulement la bonne vieille avarice au sens classique du terme, mais une mentalité pour laquelle c'est la réalité qui doit se plier à nous, et non pas nous qui nous donnons à la réalité. Dans ce contexte de mentalité nihiliste, l'humilité chrétienne est une idiotie ; celui qui est malin agit selon d'autres critères. La quête du pouvoir, dans cette optique, non seulement n'est pas à condamner, mais est bien plus l'unique qui soit « normale », celle que toutes les personnes saines recherchent finalement de façon subtile. Face à cette vision cynique de l'homme, l'humilité d'un travail pauvre qui n'a pas d'autre but caché, même pas celui d'une sainteté réussie, cette humilité est peu crédible. Concevoir le travail monastique comme un service et non comme une carrière est une des choses les plus onéreuses au monastère, et également une des plus efficaces. L'authenticité de cet esprit de service peut être vérifiée à partir de ces éléments :

- L'attention à la réalité et la relation entre le cerveau, le cœur et le corps dans ce don de soi à la réalité (l'attention est déjà une forme de don de soi à la réalité). Dans notre monde d'évasion et de réalité

virtuelle, ceci peut être pour les jeunes un véritable exercice à accomplir, exercice d'autant plus unifiant.

- La créativité et l'obéissance responsable, qui ne sont pas en opposition, mais qui vont de pair, si elles sont authentiques. Qui sait écouter sait aussi mieux voir la réalité. C'est ainsi que l'obéissance qui sait s'engager avec ses propres idées devient plus capable de relations personnelles et d'écoute vraie.
- La collaboration, sans laquelle cette créativité serait affirmation individualiste de soi, et l'obéissance, passivité dans l'exécution ; dans la collaboration, l'obéissance et la créativité trouvent toutes deux leur expression la plus heureuse. Savoir agir avec les autres est l'unique façon de faire qui correspond à l'être humain.
- La capacité d'accepter ses propres erreurs dans le travail, en discernant ce qui relève de la négligence dont il faut se corriger, ou ce qui relève de simples incidents qu'il faut assumer dans la paix : voilà un des tests les plus clairs pour savoir si une personne vit en fonction de son image de soi ou bien si elle est en train d'intérioriser le sens religieux des gestes qu'elle accomplit.

Ceux et celles qui entrent peu à peu dans cette joie du travail du Fils du charpentier se sentiront « réussir » quoi qu'ils fassent, puisqu'ils le feront de façon créative, ce qui leur permettra de s'exprimer personnellement. Au contraire, comme l'expérience le montre, ceux qui sont mécontents, continueront à aspirer à des « tâches plus élevées », et seront toujours plus mécontents, même si ces tâches leur sont confiées. En effet, le « je » est formé non pas tant par ce qu'il doit faire, que par la qualité de ses propres actes : s'il vit avec affection et intelligence son service, en esprit d'obéissance, de collaboration et de maternité (chose qu'une postulante aussi peut vivre) alors, son action participe d'une grâce ecclésiale, qui a un rapport avec la circulation vitale de l'Esprit de Jésus qui anime l'Église, et qui est capable de changer et de consolider le « je », chose qu'aucun autre travail, vécu d'une autre manière, ne pourrait lui offrir. Les actions accomplies de cette façon font croître l'identité et la capacité d'agir avec sagesse sur la réalité, justement en tant que gestes générateurs de communion.

Dans cette perspective, une pédagogie de type répressif, de dévaluation des dons individuels pour mener à l'humilité serait tout à fait déplacée, pédagogie que l'Église a connue au cours de son histoire, à des époques plus marquées par l'individualisme, pédagogie étrangère à la spiritualité de communion donnée par l'Esprit Saint à l'Église de notre temps, et étrangère aussi à notre charisme cénobitique cistercien. Hors de propos aussi, serait la mentalité individualiste plus moderne, qui emploie les instruments psychologiques de valorisation de l'individu, et qui conduit à l'opposé de la communion.

Si une saine théologie doit toujours tenir ensemble les deux réalités de l'humanité et de la divinité de Jésus, réalités qui ne se conjuguent pas immédiatement, ou de la communion et de la diversité dans la Trinité, une saine pédagogie doit pareillement chercher à maintenir ensemble (en dépit de ce qu'il en coûtera à notre humanité déjà un peu dissociée dès l'origine) les dimensions d'individualité et de communion propres à chaque personne, sachant qu'en fait, elles ne sont pas opposées en elles-mêmes, mais qu'elles sont la vérité réciproque l'une de l'autre.

*Monasterio Trappiste
Via della Stazione, 19
I – 01030 VITORCHIANO*

Rosaria SPREAFICO, ocsso
abbesse